



**NICOLE KRANZ**

**BULLSHIT**

Ceci

**N'EST PAS**

Une histoire

**D'AMOUR**

Nicole Kranz

Bullshit - Ceci n'est pas une histoire  
d'amour

© Nicole Kranz, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6561-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**EL PASEO...**

*El Matador... Il rentre en scène. La foule l'applaudit. La foule le bénit. La foule le vénère. Un chant national à la gloire du sacrificateur. Prière avant le combat.*

*Le taureau... On lui ouvre les portes, ce n'est pas un signe de politesse. Ouverture sur sa propre mort qui l'attend. Tête baissée, il entre en scène.*

Un jour de mai, Cédric m'emmena voir une Corrida à Torrelaguna. Un village perdu à vingt minutes de Madrid. Les maisons délabrées, leur allure médiévale et bancal ajoutaient à l'austérité ambiante. La terre était sèche, aride. Il était facile d'imaginer que l'insulaire avait perdu tout espoir qu'elle redevienne fertile. Un seul bar trônait au milieu de la place, il faisait de l'ombre à l'église, déserte. Sur les murs les sempiternelles mêmes affiches, détrempées et cloquées à la suite des dernières pluies, convoquaient le peuple à la Corrida. C'est en bordure du village qu'avait été installée l'arène. Les strapontins brinquebalaient sur leurs montants usés et déformés. L'arène était minable, comparée à celle de Madrid, mais, manifestement, les habitants de Torrelaguna en étaient très fiers.

C'était à l'occasion d'un week-end en « amoureux » à Madrid. Cédric m'avait fait la surprise. On ne se connaissait pas depuis si longtemps. J'avais jugé bon, pour une fois, de me laisser porter par le bonheur de l'autre. J'aimais cette ville. Je lui trouvais tout le chic qu'on attend d'une capitale européenne. Nous marchions sous un soleil doux du printemps qui s'annonçait. Cédric était détendu, lui que j'avais vu parfois stressé, agité, un peu colérique, comme tous les hommes peuvent l'être. L'art de vivre hispanique, qui invite à faire confiance au temps, lui faisait le plus grand bien. Assise à une terrasse, le visage baigné par les derniers rayons, je sentais que sa respiration s'apaisait ; je voyais que son regard s'adoucissait.

« Je veux t'emmener voir une Corrida. Pas à Madrid. J'en ai trouvé une qui se passe ce samedi. C'est à quelques kilomètres, j'ai loué une voiture pour demain. Tu verras, tu vas adorer. »

Je le regardai sans rien dire. Je n'avais jamais eu l'envie d'aller voir ce type de spectacle. Je respecte les traditions, mais assister de mes propres yeux au massacre d'une bête d'avance condamnée, je ne pouvais pas l'envisager. Et, cependant, je n'avais pas osé lui dire non. Comme le taureau, je n'ai pas osé affronter le Matador. J'étais restée sans voix.

Son désir exprimé, il ne parlait plus que de ça. Ses yeux n'avaient plus le même regard. Leur candeur avait disparu. Je n'arrivais pas à saisir réellement ce qu'il se passait au fond de lui. Mais je me résignais pour lui faire plaisir.

Il voulait assister à la Corrida traditionnelle. Celle où l'on vénère le vainqueur et où l'on bouffe les couilles du vaincu.

« Engloutir des testicules de taureau ! Tu t'imagines ! Pour un mec, c'est un truc de ouf. Ouais, tu ne peux pas comprendre, t'es une femme. »

Je trouvais sa réflexion vulgaire, mais je me mis à rire comme lui. Comme envoûtée par son timbre vocal trop fort, trop exubérant. Il ne me laissait pas le choix. Je m'efforçais de m'en persuader : ce n'est pas grave. Le mâle a parfois tendance à agir comme un gamin. Je l'avais vécu avec mes parents : ma mère ne poussait jamais trop loin la discorde ; elle rendait les armes à mon père, elle finissait par s'écraser.

De cette corrida, Cédric n'avait cessé de parler jusqu'au retour à l'hôtel. J'étais lasse. Avant de regagner la chambre, il rappela une fois de plus au concierge qu'il lui fallait disposer de la voiture de location dès 8 h.

« Ben oui. Il ne faut pas rater le défilé des quatre taureaux dans le village. C'est une tradition, tu comprends ! Faut rien rater ! »

OK. OK. Je ne voulais pas insister. J'aurais bien voulu faire l'amour ce soir-là. Mais il éteignit la lumière. Je compris qu'il tenait à être en forme pour lendemain.

L'alarme me fit décoller du lit à 7 h. Cédric souriait, il était agité comme un gamin. Il courut prendre sa douche en premier. Il hésitait sur la chemise qu'il devait porter. Je lui suggérais la rayée blanche et bleue. Il s'habilla, glissa son portefeuille dans sa poche arrière, prit les clés de la chambre, et ouvrit la porte sans même se retourner.

« Allez, dépêche-toi, je vais prendre mon p'tit déj ! Je t'attends en bas, mais attention : à 8 h pile, je pars. »

À peine assis au volant, il pesta contre la Skoda de location. Il s'y était repris à plusieurs fois avant de réussir à enclencher la marche arrière. Dire qu'il avait cru qu'avec sa carte de fidélité Avis, on lui aurait réservé une voiture d'un standing bien plus élevé ! Lancés sur l'autoroute, je retrouvais l'homme élégant qui me promettait une vie douce. Il avait regagné son calme, il me prenait la main, la posait sur sa cuisse, la refermait. Cette main qui était venue coiffer la mienne, il la serrait fort, trop fort presque.

« Tu sais que je t'aime, mon amour. Je suis béni des dieux de t'avoir rencontrée. Wouaouh, la vie est bien faite ! Je sais que tu as tout laissé pour moi. Je sais que New York te manque et que la Suisse te dérange, mais tu verras, ça ira. Je vais te rendre heureuse. Tu verras, tu verras... Tu vas adorer la Corrida, j'en suis sûr. Tu sais, je le fais aussi pour toi, tu m'as toujours dit que tu étais une personne curieuse. T'es journaliste, non ? Tu devrais pouvoir écrire un super article sur ce sujet. Propose-le à un journal à Genève. Je connais très bien le rédacteur en chef de News Mag. Je lui en parlerai, OK ? »

Il me fit un clin d'œil, et nous continuâmes notre route jusqu'à Torrelaguna.

La Corrida. Une tradition immortelle. Il est exclu de la juger ! Pour Cédric, il ne fallait rien rater. La fête avait débuté la veille. Les habitants étaient impatients. Excités comme Cédric. Nous étions arrivés quelques minutes avant le défilé des quatre taureaux.

« Allez viens, ça commence ! On doit bien se placer pour voir les taureaux, juste à l'endroit précis où ils les lâchent ! »

Une foule en furie s'agrippait aux barrières. Les hurlements retentissaient jusqu'à la sortie du village. Il était 10 h. J'entendais les coups de sabot contre le bois d'une porte. Soudain, le premier taureau bondit. Il courut droit sur moi. Je me réfugiai dans les bras de Cédric. J'étais effrayée et, en même temps, j'admirais sa fougue. Ce tas de muscle avait filé comme l'éclair. Je n'en revenais pas. J'étais époustouflée par la carrure et la puissance de l'animal.

« Tu te rends compte de la force du truc ! Et imagine-toi que c'est le Taureau qui meurt, et qu'on va bouffer ses couilles ! Incroyable ! je me réjouis de savoir quel goût elles ont ! »

Je le regardai, perplexe. Je ne pensais pas encore à la mort, ni au fait qu'il me prierait de me goinfrer de gonades sautées à l'ail. « *Non, non, Cédric.* » Je voulais bien admettre qu'il s'agissait là d'une tradition ancestrale. Pour autant, je l'estimais déplacée aujourd'hui. Pour autant, je ne pouvais l'abolir.

Les taureaux avaient disparu derrière les portes massives de l'arène. Nous profitâmes du temps libre pour reprendre la voiture et découvrir la campagne castillane. L'Espagne ne manque pas de beauté, ni de cette tristesse spéciale qui n'appartient qu'à elle. À l'opposé du sentiment de *Dolce Vita* qui caractérise



l'Italie, la chaleur hispanique est humble et la joie retenue. Il m'était difficile d'être éblouie. J'étais incapable de lui dire : « Oh ! T'as vu comme c'est beau, là-bas ! » Je gardais le silence. Cédric, en revanche, n'hésitait pas à exprimer haut et fort et à tout propos son opinion.

« C'est vraiment à chier, la brousse espagnole. C'est pauvre, c'est moche. Y a rien à voir. Heureusement qu'on reste à Madrid. Je n'ai jamais aimé l'Espagne ! Je ne maîtrise pas assez bien la langue non plus pour me familiariser avec sa culture. Mais bon, l'essentiel c'est que l'on soit ensemble, non ? Je t'aime, mon amour. Tu es belle, mais t'aurais tout de même pu mettre autre chose que ce jeans. C'est vrai, quoi ! il ne met pas en valeur tes belles fesses. Mais au fait, dis-moi, t'as pas pris le pantalon Cavalli que je t'ai offert l'autre jour ? »

Je le savais, j'aurai dû porter le Cavalli. Et dire que je n'ai rien trouvé d'autre à lui répondre que :

« Si, j'ai mis le Cavalli dans la valise. Mais pour aujourd'hui, j'ai préféré porter mon jeans fétiche. Jamais je ne me m'en séparerai. C'est mon côté hippie, que veux-tu, d'aimer ce type de jeans. ».

Nous revînmes au village un peu avant le début de la Corrida. Ambiance de fête foraine, ambiance funèbre. L'odeur de barbe à papa me flanquait la nausée. Et puis, sous l'odeur artificiellement sucrée, j'en devinais une autre. Celle de la mort. La mort qui allait faire le spectacle et, à cette occasion, réunir tous ces gens. Je redoutais par avance le moment où le premier taureau serait exécuté. Je n'avais jamais assisté à un meurtre organisé. J'avais vu des chats écrasés au bord d'une route, des oisillons tombés du nid, une araignée noyée au fond des toilettes, mais un meurtre organisé, jamais.

Cédric était impatient. Il m'entraînait d'un stand à un autre, raillant l'allure du peuple, trop popu à son goût. Je ne le connaissais pas si bien que ça, finalement... C'était notre premier week-end rien que tous les deux. Je venais d'arriver en Suisse. New York n'était plus qu'une ombre derrière moi. C'était donc ça, l'amour ? Tout quitter pour un homme ? C'est bien ce que tu m'avais dit, maman ? Qu'il était temps pour moi de faire le saut à mon tour.

« Oh putain ! Il est déjà 18 h 30. Viens, bordel, sinon on va louper l'entrée du premier taureau ! »

Je trottais à ses côtés. Il ne me regardait plus. Ma main s'est naturellement détachée de la sienne. Il n'essaya pas de la reprendre. L'arène était bondée. Je sentais la foule impatiente, impatiente de voir le spectacle de la mort en face. Perversion humaine. Il paraît, m'a-t-on dit, que le regard s'habitue vite au sang et au corps inerte.